

onctueuses dans son extrême politesse et son respect exagéré.

Laure lui indiqua un siège, d'un geste qui avait une teinte de hauteur dans sa grâce nonchalante. La comtesse de Haughton était une jeune femme tout de premier mouvement, on lui plaisait ou on lui déplaisait à première vue, et elle ne fut pas très favorablement impressionnée par le propriétaire de Vert-Cottage.

— Vous avez quelque chose à me dire concernant mon mari ? fit-elle. Je suis prête à entendre tout ce qui peut l'intéresser.

M. Vernon hésitait et tournait et retournait les bords de son chapeau dans ses mains osseuses.

— L'affaire qui m'amène n'est pas des plus agréables, dit-il ; mais je sens que j'ai un devoir à remplir... un devoir envers la société et envers vous, madame.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda Laure avec hauteur. Je ne comprends pas ce préambule.

— Vous comprendrez mieux le préambule quand vous connaîtrez l'histoire, lady Haughton, répondit M. Vernon avec une grimace sardonique ; mais avant d'aller plus loin, laissez-moi vous adresser une question. Lorsque le comte de Haughton vous a demandé d'être sa femme, vous a-t-il dit alors qu'il était veuf ?

— Non, s'écria Laure. Qu'entendez-vous par une telle question ?... Lord Haughton n'était pas veuf ?

— Non, milady, riposta le clown avec une expression impertinente ; vous avez assez raison en cela. Quand Philippe Jocelyn vous a demandé de l'épouser, il n'était pas veuf, car sa première femme était encore vivante.

Laure se leva de sa chaise aussi soudainement que si on l'eût frappée d'un coup de pistolet.

— Comment ! Oseriez-vous insinuer que...

— Non, non, je ne veux rien insinuer contre vous, répondit cet homme. Ne vous effrayez pas, milady. Vous êtes de par la loi la femme légitime de Philippe Jocelyn ; car sa première femme a été lâchement assassinée pendant la nuit qui a précédé votre jour de noces.

Il y a des femmes qui seraient tombées insensibles et inanimées sur le sol, frappées par ces mots comme par un coup de foudre. Mais Laure n'avait pas la nature d'une vulgaire pensionnaire. Elle resta droite sans mouvement comme une statue, les yeux fixés sur le misérable grimaçant qui était assis en face d'elle.

— C'est un mensonge ? s'écria-t-elle, un infâme et misérable mensonge. Un vil complot contre mon bonheur, et contre l'honneur de mon mari. Je ne le croirai jamais !

LI

UN AMI DANS LE BESOIN

Dix minutes après que M. Vernon eut été admis en présence de la comtesse, un autre visiteur arrivait à Jocelyn's-Rock. Ce deuxième visiteur était Arthur Lovel, qui avait appris l'arrivée du comte et de la comtesse, et qui était venu immédiatement rendre visite à ses anciennes amours.

Ses anciennes amours, hélas ! ses amours présentes ; car le jeune homme avait vainement essayé de détacher ses pensées de l'unique objet qui pendant si longtemps avait absorbé son esprit. Il aimait encore Laure aussi sincèrement et aussi fidèlement qu'il l'avait aimée dans ses jours heureux, et dont il ne pourrait jamais perdre le souvenir, alors qu'ils erraient ensemble dans les bois qui environnaient Maudeley-Abbey. Il se flattait de l'espoir que ses sentiments actuels pour Laure étaient très différents de ceux du passé. Il avait cessé de l'aimer : il pensait n'éprouver pour elle qu'une tendre amitié, un vif désir de l'obliger, si jamais elle avait besoin de son appui.

Dans ces circonstances, il était en vérité justifié en faisant une visite si matinale à Jocelyn's-Rock. Le domestique qui reçut Arthur Lovel, était le même qui cinq ou dix minutes auparavant, avait conduit M. Vernon dans les appartements de la comtesse.

Il dit à Arthur qu'en ce moment lady Haughton était occupée avec une personne qui était venue la trouver pour affaire particulière.

Le jeune homme se serait éloigné après avoir entendu cela ; mais comme il advint que mistress Madden traversait en passant le vestibule intérieur, en se rendant d'une partie de la maison à l'autre, elle entendit la voix d'Arthur Lovel qui parlait au domestique.

Elle fit immédiatement son entrée et sembla ravie de voir son ancien ami.

— M. Lovel, dit-elle, ne vous éloignez pas parce que notre jeune miss... je veux dire la comtesse... mais, M. Lovel, la vieille habitude de jacasser revient si naturellement... Ne vous en allez pas parce que madame a quelqu'un avec elle dans son salon. Ce n'est personne. Je l'ai vu en haut des escaliers, et c'est une de ces personnes respectables, en noir râpé, qui a un air entre les deux d'un garçon de restaurant à bon marché et d'un ministre méthodiste. Il n'est venu que pour une souscription à une école de danse, pour remplacer les ramoneurs ou quelque autre niaiserie semblable, je crois. Ne vous occupez pas de lui, master Arthur ; montez et allez voir miss Laure... Allons ! bon, voilà que je recommence... Mais, monsieur, vous comprenez cela... maintenant, n'est-ce pas ? Montez pour la voir ; elle sera assez contente de vous voir et ce sera une excuse pour quitter le ministre.

— Mais, ma chère et bonne mistress Madden, je ne puis déranger...

— Déranger ; des bêtises ! s'écria Elisabeth. Cela ne ressemble à rien, monsieur Arthur. Comme si vous ne saviez pas que milady sera heureuse de vous voir ! Quant à moi, pour sûr je suis bien aise que vous veniez la voir ; car elle est dans une bien triste humeur, la pauvre chère enfant, parce que la santé du comte est mauvaise ; certainement je n'ai jamais vu personne avoir plus mauvaise mine que lui, pauvre homme ; et miss Laure ne le voit pas aussi changé que je le vois, car je ne l'avais pas vu depuis le jour du mariage. A présent, montez, master Arthur : ne faites donc pas l'enfant. Ne connaissez-vous pas miss Laure depuis son enfance ? Ainsi donc montez à présent, niaster Arthur, et ne nous dites plus de niaiseries là-dessus.

Mistress Madden se trouvait à côté d'Arthur en disant cela ; et la brave femme poussait presque le visiteur de Laure vers l'escalier.

Il se rendit à demi satisfait, et sans être annoncé, dans les salons qui lui avaient été si familiers du vivant de lord Haughton. Il entra dans la première pièce, referma la porte derrière lui et pénétra dans la pièce du centre qui était la plus grande. Mais, là, il fut subitement arrêté par un bruit qui venait de la dernière chambre... le bruit de sanglots furieux d'une femme, tandis que la voix cruelle d'un homme continuait à se faire entendre, implacable comme la voix du destin.

— Dans l'après-midi du 9 janvier, disait cette voix, vous et Philippe Jocelyn traversiez la ville de Shorncliffe, à cheval. Vous passiez devant une petite taverne où les gens des halles se réunissent, lorsqu'une femme s'élança et tenta de saisir la bride du cheval de votre prétendu et lui lança les épithètes de scélérat et d'infâme. Le comte de Haughton prit la chose très légèrement : la malheureuse femme devait être folle ou ivre, dit-il ; c'était une affaire absurde. Mais pourtant, je doute que lord Haughton fût tout à fait dans son humeur ordinaire durant le reste de la journée.

La voix cruelle s'arrêta et, pendant ce temps d'arrêt, Arthur Lovel entendit que les sanglots de la femme devenaient plus forts. Il écouta ; c'était vil et mesquin d'écouter, peut-être ; mais, en tous cas, Arthur Lovel n'avait conscience ni de la bassesse ni de la mesquinerie ; il ne ressentait qu'une chose, c'est que les intérêts les plus importants de la femme qu'il aimait étaient compromis par les paroles qu'il écoutait et que son affaire était de la protéger et de la défendre.

Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'août 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons pu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PARISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PARISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui-télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.

A suivre